



Le Pigeon

N° 17 janvier 2012

Voyageur



Edito :

Meilleurs voeux à tous pour cette année 2012 qui s'annonce délicate. Pensée à ceux qui ont été et/ou sont dans la peine. Pour ce qui est de notre fraternelle vie associative, l'année qui vient devrait être sereine. Bienvenue aux huit nouveaux adhérents. Gageons que leurs suggestions diversifieront encore plus nos destinées. Souhaitons que LIP - Besançon et Plogoff - Douarnenez prennent sûrement forme. Enfin, chaleureux salut au 17ème, à la 17ème édition de notre cher bulletin associatif. Salut, bises et Fraternité à toutes et tous. A bientôt par les chemins avec croquenots, chansons... et digne intendance.

Didier COCHET

Au sommaire :

Gloire au 17ème	pages 2 & 3
On n'en a pas fini avec les 25 avril !	pages 4 à 8
Alfred Dreyfus au Chemin des Dames	page 9
Photos de Mémoire de Sylvie	pages 10 & 11
Vincent Moulia, les pelotons du général Pétain	page 12
Rando-mémoire dans les pas des mutins	pages 13 & 14
Photos de Barbara	page 15
Il était une fois : l'Alsace Cheminaude	pages 16 & 17
Pigeon et Cigogne : même combat !	pages 18 & 19
Ressources documentaires de l'Association	page 20
« Le temps des cerises »	
tiré de la gazette de Montmartre n°42	encart



François MAYU, peintre&sculpteur

Gloire au 17ème Pigeon Voyageur

Parution toujours salutaire
Ton oubli entraîne le désespoir
On n'est pas forcé d't'écire en vers,
Certains une fois ont tout de même pris l'pochoir.
Petit bulletin à la mémoire fière
On te connaît même à Tramway.
Fignolé toujours rue Molière,
Joli Pigeon, que t'es donc bien fait.



Salut, salut coucou
Brave Pigeon le 17ème
Salut et gros bisou
Chacun te lit et aussi t'aime ;
Salut, salut coucou
Pour ces écrits si authentiques
Te lisant, on prend notre pouls
Et c'est pour ça qu'on te fabrique.



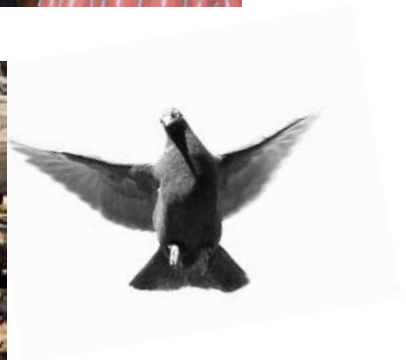
Au début, t'étais qu'une petite feuille
Maintenant, sans mare, t'es un vrai pavé
De nos yeux quand dans tes pages on cueille
On relit notre passé associé.
De Craonne jusqu'au Portugal,
De la Maurienne en Croatie
On en a sali des futals
Et boulotté de la charcuterie.



Salut, salut coucou
 En te lisant je me promène
 Salut, un peu partout
 Dans les pas où l'écrit m'entraîne ;
 Salut, salut coucou
 Je lis, j'écoute et je tâtonne,
 Par tes mots, me voici parti
 Vers le passé qui nous talonne.



Ce matin, sur la page blanche
 Je r'vois sourire l'ami Jean
 Drevet
 On en a fait des rencontres
 franches
 On en aura des chemins à souhait.
 Notre assoce toujours s'enrichit
 Au contact de nouveaux amis.
 On en a arpenté des ch'mins
 Ranger nos pompes, c'est pas pour demain.



Salut, salut coucou,
 Petit oiseau tu nous emmènes
 Salut, merci beaucoup
 Pour tous ces souvenirs amènes ;
 Salut, salut coucou
 De ces randonnées historiques
 Tu nous rappelles, et c'est très doux
 Tous les instants les plus magiques.

Chantal Péroche, Éric Charles et Didier Cochet





Pour Marie-Reine et Noëlle,
charmantes compagnes de voyage
avec qui je repars où et quand elles veulent

On n'en a pas

Où Chantal entreprend de raconter

Chapitre I

Où le président Cochet joue le rôle de détonateur

Fin janvier 2011, Didier s'en va en Bourgogne visiter ses amis de longue date Paul et Noëlle Rérolle, qui se trouvent être mes parents.

Et voilà que la Noëlle, qui connaît son Didier, lui dégage une correspondance familiale qui pourrait l'intéresser : un sien oncle, Hervé Willotte, a écrit très régulièrement à ses parents entre janvier et août 1915. Les dates font certes résonance pour un cheminot de mémoire, mais les lieux sont carrément nouveaux et intéressants, puisque le jeune Hervé a combattu aux Dardanelles.

Noëlle ajoute qu'elle aimerait bien aller sur les lieux de la bataille honorer la mémoire de ce petit oncle qu'elle n'a jamais connu. Didier lui explique qu'une cheminote nommée Marie-Reine est en train de monter un projet franco-turc avec des historiens et des étudiants autour du livre d'Arnaud Pomiro. Tiens tiens...

La semaine suivante, je lis à mon tour les lettres d'Hervé, je les transmets à Marie-Reine, qui s'enthousiasme, et c'est comme ça qu'est née l'hypothèse d'un voyage à trois : Marie-Reine en repérage pour son projet, Noëlle et Chantal l'accompagnant... Presque une blague au départ, et si on y allait ?

Chapitre II

Où l'auteure s'essaie à un portrait du pioupiou

Hervé n'a rien compris de ce qui se passait. Il est parti aux Dardanelles, la fleur au fusil. C'était juste un petit gars inconscient, courageux et plein d'entrain qui s'amuse de son accession au grade de 1^{ère} classe et fait mine d'y voir le début d'une brillante carrière militaire,

sans compter l'augmentation de sa solde, de 1 à 5 sous...

Bon fils, à peine sorti de l'enfance, il veut rassurer ses parents sur sa santé et sa pratique religieuse : on ne badine pas dans la famille avec la messe et la confession !

Ses lettres sont touchantes par l'image du personnage qui s'y dessine, tendre et insouciant, plein de fantaisie et de légèreté. Elles n'ont pas de valeur historique : aucun point de vue, aucun recul, mais on ne peut jamais oublier l'âge du rédacteur, qui signe souvent « votre petit pioupiou » ou par son surnom familial de « Vé ».

Il est né à Ploudalmézeau (Finistère) le 25 octobre 1896. Son père est conservateur des hypothèques au Ministère de l'Enregistrement, à La Flèche (Sarthe). La famille compte cinq enfants, dont mon futur grand-père Abel, né en 1899.

Les cheminots curieux pourront lire l'intégralité de la correspondance. Les cheminots pressés trouveront ci-dessous un résumé très succinct de son histoire.

Fin 1914, alors élève de 1^{ère} au Prytanée Militaire de La Flèche, Hervé s'engage.

Le 26 juin 1915, il embarque à destination de Lemnos. Cette île de la mer Égée est toute proche de l'entrée du détroit des Dardanelles.

Trois semaines d'acclimatation, puis Hervé débarque à son tour, le 25 juillet. Il combat en 2^{ème}, puis en 1^{ère} ligne. Il confie à sa sœur, qui ne doit pas le dire « à Papa et à Maman », qu'il s'est porté volontaire pour une « section franche », chargée « des missions les plus périlleuses ». Le 7 août, il est mortellement blessé au ravin de Kerevez-Dere.

Voilà toute son histoire... Son corps n'a pas été identifié, il repose sûrement au cimetière français de Seddül-Bahr, avec ceux des 10 000 soldats enterrés là. Peu après, son jeune frère Abel s'engage à son tour. Lui en reviendra, blessé mais militaire de carrière. Comme quoi...

fini avec les 25 avril

à ses amis des Chemins un récent voyage aux Dardanelles

Chapitre III

Où l'on présente Arnaud Pomiro

Arnaud Pomiro a eu le douteux privilège de combattre d'abord aux Dardanelles, puis au chemin des Dames... Certains cheminots ont déjà lu ses *Carnets* de grande valeur historique (édités par Rémy Cazals chez Privat); je n'en propose ici qu'une approche rapide, pour présenter ce personnage, notre futur fil rouge à Gallipoli (j'espère !).

C'est un instituteur, un homme de trente-cinq ans, précis et méthodique. Il est « patriote », ce qui ne signifie pas « chauviniste belliqueux », et dans le même temps, il exprime clairement des sentiments de révolte face à l'absurdité d'une guerre décidée par la volonté de « quelques têtes couronnées, assoiffées d'ambitions, de quelques misérables qui veulent imposer leur caprice à des millions d'êtres qui valent bien plus qu'eux. »

Contrairement au petit Hervé, Arnaud Pomiro est un observateur attentif et scrupuleux, au regard critique, qui s'astreint à écrire quotidiennement pour garder le souvenir de cette période de tourmente, en distinguant clairement les consignes officielles et les nombreux bruits et rumeurs qui circulent dans la troupe.

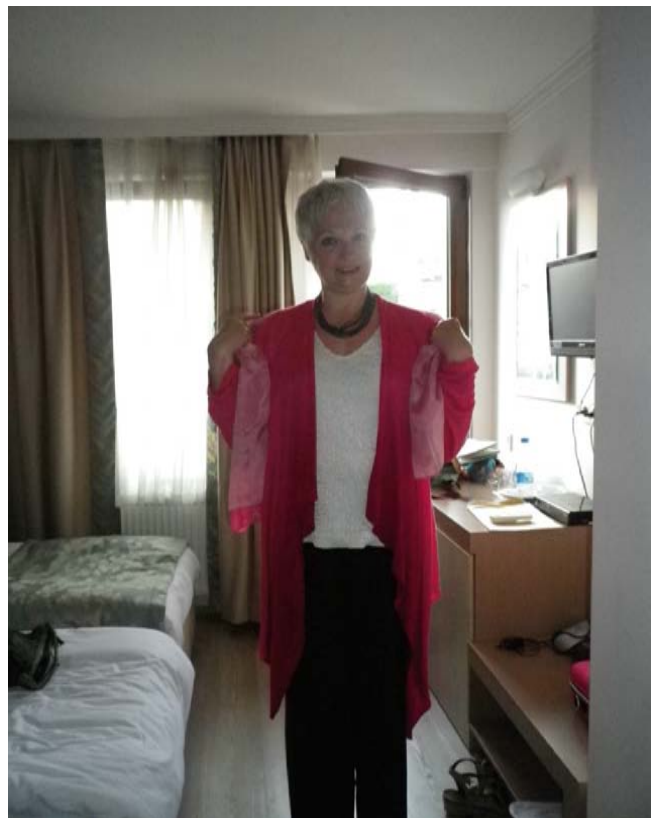
Enrôlé avec le grade de sergent, dans le même régiment qu'Hervé, il débarque le 27 avril au soir (l'attaque terrestre ayant débuté le 25 avril) et participe à de violents combats jusqu'au 12 juillet. Gravement malade, il est évacué à Moudros, puis rapatrié en France où il arrive le 3 août. Le 3 janvier 1916, il rejoint l'Aisne pour une nouvelle affectation qui l'amènera sur le Chemin des Dames en avril 1917. Il n'est rendu à la vie civile que début 1919...

Chapitre IV

Où nos trois héroïnes prennent un dolmuç en guise de cheval de Troie

(chapitre principalement récréatif, les esprits sérieux peuvent aller directement aux considérations historiques du chapitre suivant, quoique celles-ci ne soient pas non plus dénuées d'une certaine fantaisie, l'auteure le souhaite en tout cas...)

Nous (Noëlle et Chantal) retrouvons Marie-Reine à Istanbul le 24 mai et prenons dès le lendemain l'avion pour Çanakkale (prononcer Tchanakalé), au point le plus étroit des Dardanelles, sur la rive asiatique. L'objectif de Marie-Reine est diplomatique : rencontre avec les historiens turcs déjà contactés



Marie-Reine
la meilleure ambassadrice du projet

par e-mail, recherche de financements pour le projet. Mais le rendez-vous n'est prévu que ce soir.

En attendant, nous sommes curieuses de visiter le site de l'antique Troie, tout proche : Achille, Hector, Priam, Cassandre et tous les dieux de la Grèce n'attendent que nous... On se met en quête d'un dolmuş (dolmouche), une espèce de taxi collectif en forme de mini-bus dégingué ; bon, le dolmuş, ça tient avec du chatterton et ça secoue sur des tabourets de plastique recouverts de peau de mouton, mais c'est la vraie Turquie et on bavarde des yeux et des mains avec une paysanne toute ridée. Quant à Troie, il faut de l'imagination pour surmonter l'infâme cheval attrape-touristes placé à l'entrée du site et pour visualiser les multiples strates de la ville. Promis, cheminots-cheminotes, si on y va un jour, on vous trouvera un bon guide !

Retour à l'hôtel, préparatifs de l'opération M(ata-H)arie-Reine avant le dîner avec les universitaires : la première impression est déterminante, l'enjeu essentiel, notre Marie-Reine est quelque peu stressée. Mais nous pas, plus que confiantes dans la réussite de son entreprise. Nous la soutenons moralement, et l'assurons que sa tenue n'a rien de choquant pour un historien turc, fût-il musulman pratiquant. Las, c'est une Marie-Reine dépitée qui nous rejoint en fin de soirée : les financements attendus semblent plus que fumeux, un seul des historiens parle anglais, et en plus ils ne lui ont offert qu'une citronnade... à elle qui espérait bien un poisson grillé tout juste pêché. Heureusement, nous lui avons gardé au frais quelques *turkish delights* ! Elle achève de se consoler en se préparant derechef pour son rendez-vous du lendemain matin avec les autorités universitaires et administratives de la ville.

Chapitre V

Où l'on comprendra peut-être un peu mieux pourquoi les Dardanelles, et le titre du présent récit

Je vous dis ce que j'ai retenu : vers la fin 1914, les états-majors anglais et français s'inquiètent pour leurs communications avec l'empire russe, qui fait encore partie des Alliés. Sans compter d'autres raisons stratégiques plus compliquées. Bref, prenant les Turcs pour des minables, ils décident, Churchill en tête, d'une opération navale censée leur assurer le contrôle du Bosphore et de la Mer Noire. Mais la bataille navale est un échec : les Turcs minent le détroit des Dardanelles, et aidés par les Allemands, coulent les principaux fleurons des deux flottes alliées. On

décide alors d'une opération terrestre, sur la presqu'île de Gallipoli (Gelibolu, en turc), rive occidentale du détroit. Ce débarquement a lieu le 25 avril 1915. Les Australiens et Néo-Zélandais (ANZAC, Australia New-Zealand Army Corps) débarquent sur le côté extérieur de la presqu'île, tandis que les Britanniques et les Français attaquent à sa pointe méridionale, côté intérieur. Mais les Turcs se sont solidement installés au point culminant, Atchi-Baba (ce n'est pas une blague), et ils font mieux que résister. Tout le monde s'enterme dans des tranchées, les combats sont d'une violence extrême et les pertes immenses de part et d'autre.



Noëlle à l'ossuaire de Seddül-Bahr

Fin 1915, ce qui reste des troupes est évacué ; c'est un échec cuisant pour les Alliés. Pour les ANZAC, la bataille des Dardanelles est cependant un épisode fondateur de leur autonomie face à la couronne britannique. Pour les Turcs, c'est le point de départ de l'ascension fulgurante du colonel Mustafa KEMAL, qui ne va pas tarder à devenir ATATÜRK, le père de la nation, dès l'effondrement de l'empire ottoman.

Voilà pour le contexte historique général. Si erreurs, les plus savants rectifieront.

Chapitre VI

Où nos héroïnes vont de cimetières en tranchées avec Murat et quelques Australiens

Les cheminots attentifs sauront que nous sommes donc le jeudi 26 mai. Il fait beau sur les Dardanelles, un vent frais dégage le ciel.

Marie-Reine revient ravie de son rendez-vous matinal avec le recteur de l'université et le vice-gouverneur de Çanakkale. Son opération séduction a bien fonctionné (vous non plus n'en doutiez pas), et c'est en VIP que nous passerons la journée, invitées par ces puissants

personnages.

Après la traversée du détroit en ferry et un déjeuner international en compagnie de quelques Australiens joviaux, d'un Néo-Zélandais en quête d'un ancêtre et d'une Argentine ravie de trouver de la compagnie (je vous dis tout ça, parce que si on y va un jour, ce que j'espère, ça sera votre programme, ça ou quelque chose du genre, il faut vous préparer ; mais ne craignez pas le mal de mer, la traversée de l'Hellespont, c'est cinq minutes...), nous commençons la visite des sites avec notre excellent guide Murat, qui nous explique en anglais et en bien mieux ce que j'ai résumé plus haut. Carte à l'appui, nous arpentons les plages et les cimetières. Mer limpide, turquoise et bleu paon, iris sauvages, acacias en fleurs, pins murmurant sous le vent, rivage bordé de coquillots, soleil radieux, comment peut-on s'imaginer la violence des combats qui ont eu lieu ici ? Les cimetières du Commonwealth, on y est habitué, sont très beaux et émouvants : prairies fleuries, petites pierres tombales qui regardent la mer, avec des messages poignants signés parfois Mum and Dad..., pour des gamins de dix-huit ans. Quelle connerie la guerre ! La citation n'a rien d'original, mais rien n'exprime mieux ce qu'on ressent, comme toujours dans ces lieux.

Les monuments militaires turcs ne sont pas plus réussis que les autres, mais pour ne pas froisser Murat, nous photographions consciencieusement la statue de Mehmetcik portant un Tommy blessé. Un tour dans les tranchées, les mêmes qu'en France, toujours les mêmes, mais très bien dégagées et étayées, compliments aux jardiniers et bûcherons de Gelibolu ! Un autre tour dans un cimetière turc, moins fleuri que les anglais, plus strict, envahi d'enfants en sortie scolaire. Nous sommes comme assommées de tant de tombes, de tant de morts, de tant de stèles et de proclamations...

Le soir approche, nous prenons congé de nos compagnons et montons dans le taxi offert par le vice-gouverneur, direction le mémorial français.

Chapitre VII

Où le soleil se couche sur Seddul-Bahr et Kerevez-Dere

Notre chauffeur ne parle que le turc, et nous, nous sommes quelque peu sous le coup de l'émotion : nous parcourons donc presque en silence la route en lacets qui nous emmène au bout de la presqu'île, sur les lieux des combats français : la journée a été longue, riche d'enseignements et de sentiments contrastés. Nous assimilons, et nous préparons pour la dernière découverte.

Seddul-Bahr, c'est une allée qui monte, une porte métallique qui se découpe dans un mur blanchi à la chaux. Derrière, une courette où bruisse un olivier, des pins et des cyprès en arrière-plan. Le lieu est paisible, silencieux, personne de visible dans la maison du gardien. On monte vers la nécropole, Noëlle serre dans sa main le bouquet de fleurs des champs cueilli tout au long de la journée. Sonnerie incongrue de mon téléphone portable : c'est le Paul qui vient aux nouvelles pour la première fois... bien sûr que ce n'est pas par hasard qu'il appelle juste à ce moment, il y a comme ça des vibrations pleines de sens pour des moments particuliers.

Un affreux monument en forme d'obus, mille croix noires, trois ossuaires pour neuf mille autres morts anonymes, dont sans doute le petit pioupiou Hervé grâce à qui nous sommes ici, des plaques commémoratives, un cimetière militaire à la française un peu raide entre ses murs tout blancs, avec ses cyprès et ses bouquets de romarin, vous imaginez bien. Mais quand on fait volte-face après avoir posé le bouquet au hasard sur l'ossuaire aux giroflées (?) roses, on devine au loin la mer à travers les arbres dorés par le soleil couchant. Nous sommes bien, dans cet instant d'hommage à ces jeunes hommes, tous camps confondus dans l'inutilité de leur mort et l'imbécillité de la guerre. Comment dire ? Nous sommes venues, ils ne sont pas oubliés, un lien s'est tissé. Vous verrez, quand vous viendrez... Mais en fait, vous savez déjà.



Ravin de Kerevez-Dere

Sur le chemin du retour, la voiture tourne soudain sur la droite dans une oliveraie. Le chauffeur annonce sobrement : « Kerevez-Dere ». C'est là qu'est mort notre petit pioupiou, lui et tant d'autres, dans ce petit chemin de terre caillouteux, encaissé dans le maquis, qui file presque droit vers la mer toute proche. « Le ravin de la mort... » ; nous sommes très émues que le chauffeur ait trouvé l'endroit rien que pour nous. Rien n'indique ce qui s'est passé ici, aucune plaque, pas le moindre monument. L'émotion n'en est que plus palpable. Nous lui montrons la photo d'Hervé, il a tout compris, l'instant est comme un peu suspendu, et puis c'est passé, nous remontons en voiture, et voilà.

Chapitre VIII

Où nos héroïnes se tapent un poisson grillé en faisant des projets

Je vous passe le retour à Çanakkale.

Au restaurant du port, le poisson était grillé et délicieux, le vin, blanc et frais et la crème, caramel et mémorable. Les tables turques sont redoutables de délices en tous genres...

Quant aux projets, vous pouvez bien deviner quels ils sont. Le plus grand, le d'envergure, c'est de repartir aux Dardanelles puis de poursuivre au chemin des Dames ; de le mener à bien ce fameux projet de rencontre entre historiens et étudiants, entre Turcs et Français.

L'autre, c'est de recommencer avec vous, les cheminots de mémoire, et sociale en plus, en 2015. Bien sûr, 2015 ! Évidemment, 2015...

Le dernier, le plus modeste, le plus facile à réaliser, se termine avec ce récit : c'était justement de tout vous raconter, pour vous donner envie d'aller à votre tour laisser un petit morceau de votre cœur en Turquie.

Sans compter que je ne vous ai rien dit sur Istanbul. Mais pour ça, il faudra aller voir sur place...

Avec une pensée toute particulière et un grand merci pour mon oncle Claude Willotte, frère de Noëlle, qui en transcrivant les lettres d'Hervé a rendu possible ce voyage.

Chantal P.



Cimetière australien Anzac Cove



Tranchée turque

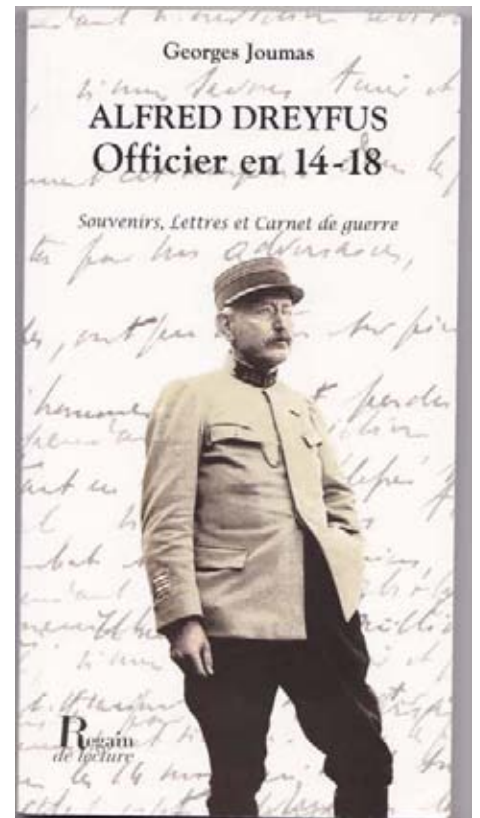
Alfred DREYFUS au Chemin des Dames

« **15 avril** : toute la nuit, grondement formidable de canons de tout calibre. Dans la nuit, je reçois les ordres pour l'offensive qui doit commencer demain 16 avril. Je dois franchir l'Aisne au pont de Bourg et Comin et me diriger par Vendresse sur Courtecon.

16 avril : ... je quitte le bivouac entre Bazoches et Vauxcéré à 6 heures du matin, mais avant d'arriver au pont de Bourg et Comin que je dois traverser à 11 heures du matin, je suis arrêté ainsi que tous les autres parcs. L'infanterie n'a pu progresser sur le Chemin des Dames. Nous sommes là un groupement immense sur les bords de l'Aisne. Heureusement que les Boches, qui nous voient des hauteurs du Chemin des Dames, sont trop occupés par notre attaque pour nous tirer dessus. Autrement ce serait un désastre pour les sections de munitions...

17 et 18 avril : toujours sur les bords de l'Aisne que nous n'avons pas franchie. Pluie battante. Dans la boue jusqu'au cou. Je couche par terre avec mon officier adjoint sous les toiles de tente portées par les chevaux. Je ne me suis pas déshabillé depuis le départ. Nous ravitaillons les batteries qui n'avancent pas. »

Georges JOUMAS, dans son joli petit ouvrage, *ALFRED DREYFUS, Officier en 14-18, Souvenirs, Lettres et Carnet de guerre*, édité chez Regain de lecture, nous rapporte la guerre du paria de Île du Diable et officier de réserve, mobilisé à l'âge de 55 ans en 1914. Réintégré dans l'armée, il ne le fut pas au grade qui aurait été le sien si l'Affaire n'avait pas eu lieu. C'est un homme d'une grande sensibilité et clairvoyance qui exprime sans retenue ses réflexions sur le cours de la guerre, ses émotions, craintes, chagrins, joies mais aussi sa fierté de connaître au Front une seconde réhabilitation, pas évidente toutefois. Le corps des officiers est resté anti-dreyfusard



Georges JOUMAS s'appuie sur la correspondance abondante qu'Alfred Dreyfus entretint avec Marie Arconati-Visconti. Un bien joli petit livre, qui nous raconte les pas du grand - petit homme dans des chemins de connaissance.

D.C.

Photos de mémoire



La plage d'Argelès où furent parqués des milliers de réfugiés espagnols à leur arrivée en France.



La planque du trésor.



Les montagnes qu'il fallait franchir pour échapper aux franquistes.



A la fin, la mer.



Portbou.
Monument
Walter Benjamin.

Paysage vinicole alsacien.



Mais la guerre est aussi passée par là.



Cernay.
Ils périrent de faim
et d'épuisement.



Vestiges de la Grande Guerre.



Camp de concentration du Struthoff. Le mot prend sa signification actuelle avec la barbarie nazie.



La solution finale.



Silhouettes sur le Chemin des Dames.



Maizy, la cour de la ferme d'où s'enfuit Mouliat.



Abres dans le Vieux Craonne.



La tranchée du Balcon



Sylvie Carcedo - Décembre 2011

Vincent Moulia, les pelotons du général Pétain

de Pierre Durand
Éditions Ramsay
Préface d'Armand Lanoux
1978

Un livre passionnant, acquis par notre association, qui a enchanté ma préparation de la rando-mémoire du 12 novembre 2011 de Maizy à Maizy, par Ventelay et Roucy, "Dans les pas des Mutins de 1917".

Armand Lanoux:

« Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes !
C'est à Craonne sur le plateau
Qu'on va laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés.

Ce n'est pas un chant défaitiste comme le disaient trop de militaires professionnels obsédés par le souci d'une obéissance sans faille, militaires de caste qui n'avaient rien compris à la réflexion de Jaurès sur l'armée, poing de la nation. C'était le cri du patriotisme trahi, le vrai chant de paix et de victoire de l'armée du Rhin, La Marseillaise du désespoir. »

Armand Lanoux, dans sa préface, puis Pierre Durant nous emmènent dans la saga du petit patriote intrépide, croisant propos sensibles, chronique et analyse de la Grande Guerre et épisodes recueillis du Béarnais.

Septembre 1914. « Décimé, le 18ème R.I. est reformé à Beaurieux... Il est ramené à 1 500 hommes, parmi lesquels les « anciens », rescapés des premières batailles, et les « bleus » pour qui le baptême du feu se fera dans les tranchées d'Oulches et sur le plateau de Vauclerc. Vincent Moulia les y retrouve après une permission où il a revu sa mère et Berthe, considérée dès lors comme sa fiancée... Sans doute y a-t-il joué son rôle de héros et raconté ses exploits. » Ceux qui lui ont valu son grade de caporal.

Juin 1917, deux mois après le début de l'offensive Nivelle, un mois après les mouvements d'indiscipline. « ... Moulia et ses camarades comparaissent devant le conseil de guerre. Jamais personne ne fut moins qu'eux maître de sa destinée, pas plus que les peuples allemand et français qui s'entretuaient alors... Repoussant un dernier appel à la clémence lancé par l'avocat Vivien, le président avait dit :

- Au point où nous en sommes, dix ou vingt hommes de plus ou de moins ne comptent plus. Vous pouvez toujours vous adresser au président de la République. Quant à nous, notre opinion est faite.

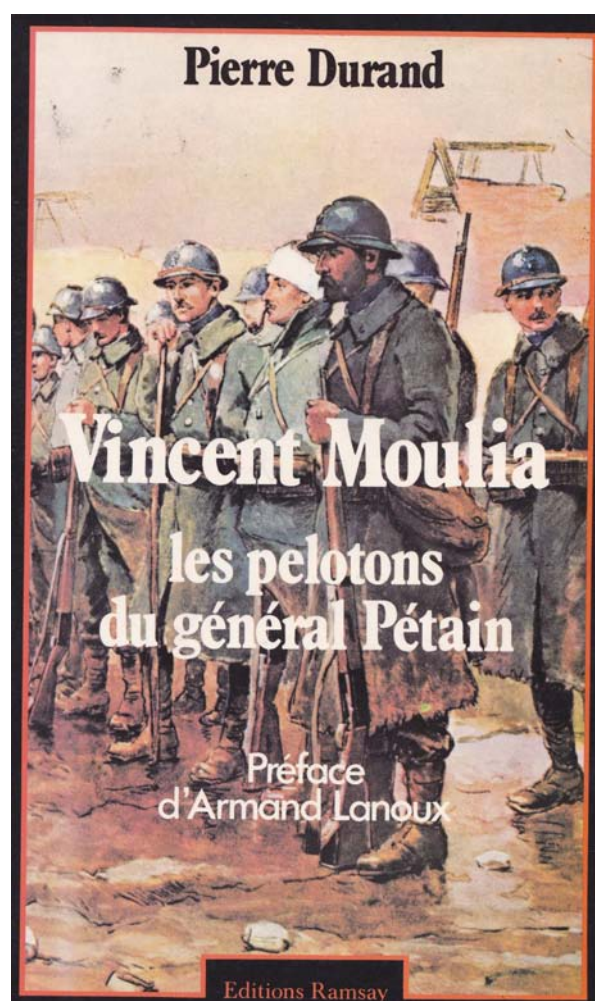
Le verdict était tombé comme le couperet de la guillotine. Pour Cordonnier, Didier, Garrel, Laplacette et Moulia, c'était la mort...

.... Il s'était hissé hors du cachot nauséabond. L'opération n'avait duré que quelques secondes. Mais quand Vincent mit le nez à l'air, précautionneusement, une surprise de taille l'attendait. Une sentinelle lui tournait le dos, juste devant l'escalier qui descendait vers la cour. Que faire ? Il n'y avait pas trente-six solutions..."

Avec Pierre Durant, nous suivrons Vincent Moulia de Pargnan à Paris, puis Nassiet et l'Espagne avec Berthe, dont ils reviendront en 1936, Vincent Moulia bénéficiant de l'amnistie du 13 juillet 1933. En 1941, à Nassiet, leur naîtra un troisième fils.

Un bien beau livre, que je verrais bien en pièce de théâtre, si un scénariste s'y collait...

Didier COCHET



La cour de Maizy.

Réflexions croisées cheminaudes , historiennes et citoyennes

Je ne reviendrai pas trop longuement sur la préparation de la rando-mémoire « Dans les pas des mutins » du samedi 12 novembre. Son enchaînement avec l'adhésion historienne de Philippe Olivera, puis Denis Roland et Jean-Marie Lejeune m'a enchanté, pour l'intérêt ressenti par d'autres de notre principe fondateur d'arpentage du terrain pour imprégnation.



Les réflexions qui ont suivi l'épisode final dans la cour historique de « la » ferme de Maizy, sont beaucoup plus importantes pour un organisateur passionné de « chemins de mémoire », tels que nous les concevons.

Pour resituer. Maizy est dans la Marne, à 10 km à vol d'oiseau au sud du Chemin des Dames, au bord de l'Aisne et du canal. C'est l'arrière-front. La ferme était occupée par la prévôté. En juin 1917, les soldats Cordonnier, Didier, Garrel, Laplacette et Moulia y furent emprisonnés et condamnés à mort pour mutinerie. Fidèle Cordonnier fut gracié par le président Poincaré, la veille de l'exécution. Dans la



nuit qui précède l'exécution, Vincent Moulia profite d'un bombardement dans la cour pour se faire la belle. Son épopée est célèbre. A l'aube du 12 juin, Didier, Garrel et Laplacette sont fusillés.

Dans cette cour chargée d'histoire, collective, mais aussi familiale pour trois des randonneurs, fils et ne-

veux de Fidèle Cordonnier, la distance paraîtra insurmontable entre le récit lu du *Crapouillot* de 1934, les souvenirs du fils de Fidèle et les connaissances historiques. Beaucoup l'ont ressenti.



Philippe Olivera : « Après une journée parfaitement réussie sur tous les points (y compris dans la variété des points de vue exprimés), radieuse et même à l'occasion joyeuse dans le bonheur de partager ensemble un moment de plein air et d'histoire citoyenne, la cour de Maizy est venue nous rappeler toute la douleur vécue de cette histoire. C'est une chose d'en être conscient, de se recueillir dans le respect des souffrances des soldats de 17, mais c'en est une autre que de la voir faire irruption sans prévenir, presque intacte à cent ans de distance, et de nous laisser



impuissants devant elle... Nous n'étions pas sur le terrain bien balisé d'une histoire refroidie par la science ou par une conscience citoyenne sûre de l'évidence de ses valeurs : la preuve! »

Ces propos bien denses de Philippe font re-défiler dans ma mémoire nos chemins arpentés et les témoins ou porteurs de mémoire rencontrés. C'est à Maizy la première fois, il me semble, que se retrouvaient en un même lieu, des curieux de l'histoire, des historiens et des porteurs proches de la mémoire.

A aucune de nos rencontres encore, une parole n'avait été relativisée publiquement. Richard Marillier avait juste signifié à Éloi Arribert-Narce, à Valchevrière l'été 2005, que ce jour-là, c'était son tour de raconter son histoire et dire sa version des choses.

A Craonne, au Mont Valérien, avec Péguy, sur les lieux des dernières barricades de la Commune, à Saint-Nazaire comme en Maurienne, à Lisbonne des capitaines d'Avril... à Elne comme à Rivesaltes, la parole, respectée, avait été unique. Ceux qui le souhaitent avaient approfondi ensuite.



Je conclurai avec Philippe : « Cet épisode, loin d'un couac regrettable est venu conclure au mieux notre journée... Ce que je retire personnellement de la très forte expérience vécue dans la cour de Maizy, c'est qu'il y a un moment où la meilleure volonté du monde ne peut empêcher qu'émerge le violent et douloureux déséquilibre de la parole... Je crois que c'est surtout sur cela qu'il nous faut s'arrêter et réfléchir chacun de notre côté, sans avoir la prétention d'apporter une réponse ou de cautériser des plaies. »

Pensées d'avenir.

Didier COCHET
Philippe OLIVERA



Photos de Barbara



Le Monument aux Basques



Musiciens Basques



Noël Genteur parle



Devant la Mairie



Didier commence



Ça caille !



Intervention de Denis Roland



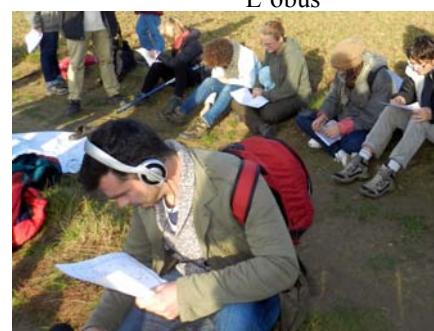
Petite pause



Chris signe les cartes



L'obus



Vers la montagne de Guyancourt



L'Aisne est par là !



Quelques précisions sur les mouvements



Les champs



Fin de la randonnée

Août 2011 : il était une fois l'Alsace cheminaude

Après nos séjours au Chemin des Dames et son offensive meurtrière et assassine d'avril 17, la Somme et Cendrars, nous avons parcouru un autre lieu de mémoire, à l'autre extrémité du front : l'Hartmannswillerkopf, situé sur la « ligne bleue des Vosges » du côté allemand. C'est d'ailleurs le seul endroit du front où l'armée française a porté la guerre sur le sol allemand ainsi que l'unique lieu de guerre de montagne en France à cette époque.

Dès le lundi, par une fin d'après-midi ensoleillée et une fois la dizaine de cheminauds (bien) installés dans la charmante Auberge du Relais près de Cernay, nous partons pour une petite balade panoramique et sur le piémont viticole. De ce petit plateau cerné de vignobles, nous profitons de la vue sur la Forêt Noire et la plaine d'Alsace avec dans notre dos le massif de l'Hartmannswillerkopf que nous arpentons le sur-lendemain.



Nous revenons tranquillement vers notre hébergement où nous attend le produit des vignes que nous venons de traverser. Il y a pire comme mise en bouche, n'est-ce pas ?

Mardi, nous visitons un « abri-mémoire » de 14-18 situé dans une typique maison alsacienne d'Uffholtz (murs en grès rose) et échangeons avec un ancien du village, tout gamin en 40-45. Son témoignage nous permet de mieux réaliser ce qu'a été au quotidien la « nazification » forcée de l'Alsace (annexée au IIIe Reich). Mais comme il paraît que l'Alsace est aussi une région viticole, nous mettons le cap sur la route des vins et faisons arrêt à Orschwhir chez le viticulteur François Schmitt pour faire le plein de liquides dorés.

Sur le chemin du retour, nous passons chez Philippe Seither, notre pilote du lendemain, qui nous ouvre les portes de son véritable musée créé dans le sous-sol de sa maison.

Philippe, un passionné comme nous apprécions de les rencontrer à CMS, a déjà rassemblé plus de 3000 objets de toute sorte rappelant le quotidien des poilus. Je passe les détails sur l'exquis kougelhof de Céline, son accueillante épouse, et le vin blanc bio dégustés avant le repas du soir.

Mercredi, il nous faudra toute la journée pour arpen-ter le champ de bataille sur les pentes du Vieil Armand - où les combats furent meurtriers en 1915/16 - guidés par notre intarissable éclaireur, accompagné de son fiston (bonjour Camille !).

Grâce à leur connaissance du terrain, nous avons découvert les traces visibles ou quasi-effacées des lieux de vie des combattants des deux bords, qu'il s'agisse de rochers fortifiés, de fortins bétonnés ou encore de tranchées effondrées, de cimetières de uhlans, de tombes françaises ; tout comme sur le Chemin des Dames, le sol rend régulièrement des obus, des barbelés et autres « queues de cochons ».



Au cours de cette marche en pleine nature, il y a de quoi se demander comment de telles boucheries ont-elles pu se dérouler dans de si paisibles forêts ?



Jeudi, notre émotion sera vive et forte en nous rendant sur les lieux du seul camp de concentration nazi sur le territoire français : le Struthof. Pas de commentaire superflu sur cette journée éprouvante pour tous, excepté la présence inopportune d'un camelot-guide qui était de trop avec ses « m'sieu-dame » à tout va.

Puis, pour certains d'entre nous, le retour se fera par la nécropole de Sigolsheim où reposent 1500 soldats de la 1^{re} armée française dont 795 « indigènes » (on vous renvoie sur le film) tombés en février 45 pour libérer la poche de Colmar



Quant au vendredi -déjà !- nous nous détendons après cette journée marquante par une belle randonnée sur les sommets alentours. Nous montons (bien sûr à pied) depuis notre hôtel jusqu'au Molkenrain en près de 3h et sans trop de difficultés (sauf pour notre ami Jacques qui a voulu tester la résistance des rochers et en ajoutant une mention particulière à notre vice-président pour sa ténacité !).

A peine le repas avalé dans la ferme-auberge (marcaire pour les uns ou « tourteux » pour d'autres...) qu'un orage s'annonce sur les sommets et nous pousse à redescendre fissa, en 1h30 s'il vous plaît. Nous serons rattrapés par la pluie juste à l'entrée d'Uffholtz avant la dégustation des fameuses (et bien méritées après tout !) flammeküches du dernier soir. C'est d'ailleurs le seul repas de notre séjour que nous n'aurons pas pris en terrasse mais qui sera gargantuesque comme tous les autres ! Car en Alsace, vous l'aurez compris, on sait bien vivre et recevoir.

Dominique Samson

Témoignage : Au cours de ce Chemin, comme l'a dit Dominique, nous avons eu l'honneur et l'avantage de recevoir le témoignage d'un vieux monsieur : il avait une dizaine d'années à l'époque. Il nous a parlé des conditions de vie des Alsaciens quand l'Alsace est devenue allemande. Il a en particulier évoqué la campagne de germanisation entreprise par le Reich pour faire de l'Alsace et des Alsaciens de vrais Allemands. A l'école tout était endoctrinement. On chantait beaucoup et on faisait beaucoup de jeux sportifs. Il se souvient particulièrement de lancers, ou ce qu'il fallait lancer avec force et précision, ressemblait curieusement à la grenade à manche allemande. Les jeunes hitlériennes leur étaient évidemment ouvertes... Il a évoqué aussi les terribles bombardements sur Mulhouse et Fribourg. Malgré la distance ils étaient ressentis ici et il fallait se réfugier aux abris et dans les caves. Il y avait des vagues de 12 avions. Les villages qui ont beaucoup souffert des bombes se reconnaissent encore à leur église désormais moderne. De nombreux bataillons marocains ont été envoyés au massacre, les cimetières militaires locaux en sont pleins. Ils étaient mal équipés et habillés. Les Alsaciens étaient considérés comme des Allemands, aussi ont-ils, dans une certaine mesure, été mieux servis que d'autres. D'ailleurs pendant tout le temps que les allemands ont été là, il n'y a pas eu de marché noir, il n'a commencé qu'après. On ne réalise pas toujours que pour les Allemands Hitler était « leur De Gaulle », il faisait beaucoup pour eux et particulièrement du social. Nazi : national socialiste. Mais il n'y avait même pas 10% d'Alsaciens pro-allemands. Pour rattacher idéologiquement et définitivement l'Alsace au Reich, l'Allemagne pensait réussir en deux années seulement.



Il nous a raconté une histoire, à prendre au second degré, mais qui montre l'absurdité et le ridicule de cette démarche. Pardonnez-moi si je ne la raconte pas aussi bien que lui. Il était donc un brave type, nommé *LAGARDE*, joli nom répandu de ce côté du Rhin, tout le monde connaît depuis le lycée le « *Lagarde et Michard* ». Joli nom, certes, mais qui résonne un peu trop *französisch*, alors les autorités germaniques traduisirent son nom : *la garde*, en allemand, se dit : *die Wache*. On lui a donc signifié que dorénavant il se nommerait *Herr Wache*. Puis l'Alsace est redevenue Française, alors on a voulu re franciser son nom et *Wache* est devenu *Vache*, après tout ça s'écrit presque pareil ! Mais voilà qu'encore une fois l'Alsace passe sous le joug des Allemands qui persistent toujours à la vouloir germaniser et traduisent : *la vache* se dit *die Kuh* outre-Rhin. Et vous devinez ce qu'il advint, à la suite de la victoire de 1945 : *Herr Kuh* est devenu *Monsieur CUL*...

Il nous a raconté une histoire, à prendre au second degré, mais qui montre l'absurdité et le ridicule de cette démarche. Pardonnez-moi si je ne la raconte pas aussi bien que lui.

Il était donc un brave type, nommé *LAGARDE*, joli nom répandu de ce côté du Rhin, tout le monde connaît depuis le lycée le « *Lagarde et Michard* ». Joli nom, certes, mais qui résonne un peu trop *französisch*, alors les autorités germaniques traduisirent son nom : *la garde*, en allemand, se dit : *die Wache*. On lui a donc signifié que dorénavant il se nommerait *Herr Wache*. Puis l'Alsace est redevenue Française, alors on a voulu re franciser son nom et *Wache* est devenu *Vache*, après tout ça s'écrit presque pareil ! Mais voilà qu'encore une fois l'Alsace passe sous le joug des Allemands qui persistent toujours à la vouloir germaniser et traduisent : *la vache* se dit *die Kuh* outre-Rhin. Et vous devinez ce qu'il advint, à la suite de la victoire de 1945 : *Herr Kuh* est devenu *Monsieur CUL*...

Notre homme se souvient très bien du jour de la libération de son village : c'était le 4 février 1945.

Michel Moati

Pigeon et Cigogne : même combat !

Quelle drôle d'idée me direz-vous d'écrire un article sur la cigogne dans un journal qui s'appelle le pigeon !

Il fallait bien que ce soit un naturaliste, petit prof de SVT à la retraite, qui ait une idée pareille ! Ce n'est pas entièrement faux, mais ce n'est pas entièrement vrai ...

S'il est vrai que l'individu dont il est question passe pour un rêveur, un peu gaffeur malgré lui, souvent complètement à côté de la plaque et enclin à s'émerveiller, l'air béat, en marchant le nez en l'air dans les rues de Cernay au risque de se casser la figure, comme il a souvent montré qu'il en était capable sur la piste du stade René Rousseau ou les allées boueuses en hiver du parc du Tremblay en compagnie d'un certain Didier, et bien, même si tout cela est vrai, et bien vrai, je peux vous assurer qu'il est convaincu que si notre association avait vu le jour en Alsace et non pas sur le Chemin des Dames, et bien, et bien, les Dames (et les Messieurs aussi d'ailleurs) des Chemins de la mémoire, comme dit un certain Noël, auraient sans nul doute baptisé notre canard, euh ! pardonnez-moi, je voulais dire notre journal, ils l'auraient, dis-je, baptisé la cigogne plutôt que le Pigeon.

Il est vrai que le Pigeon est voyageur, mais la cigogne n'est-elle pas migratrice ? Cela représente aussi un voyage, et qui

ne va pas également sans risque (les fusils de la guerre se sont refroidis, mais ceux de la chasse sont encore tout chauds).

Certes me direz-vous mais notre pigeon voyageur est un porteur de message ! Vous avez entièrement raison, mais la cigogne, à l'instar de l'hirondelle qui annonce comme chacun sait l'arrivée du printemps, annonce, comme la colombe d'ailleurs, des temps d'espoir de paix ! Référez-vous au très beau film soviétique « Quand passent les cigognes » dont un certain Jacques pourrait davantage nous parler ...

Ceci dit, je ne vous parlerai plus « sciences » pour ne pas agacer un certain Dominique, ni « cinéma » puisque le susnommé Jacques et bien d'autres comme, pour n'en citer que quelques unes : une Sylvie, une (ou deux) Chantal(s) et une certaine Marie-Reine, le feraient bien mieux que moi, Je vous parlerai donc de mes recherches historiques, de ce que notre Pigeon aurait pu découvrir au pays de sa cousine la Cigogne.

Michel



En juin 1912, l'état-major général de l'armée décide de former les premières escadrilles de l'aéronautique militaire française. L'une d'entre elles, la B.L. 3, est déployée en Alsace au début de la première guerre mondiale et c'est à cette occasion que ses avions sont comparés aux « cigognes annonciatrices du printemps en Alsace ».

Il faut pourtant attendre 1916 pour voir apparaître la Cigogne sur le flanc des avions de l'unité. Le commandant Brocard choisit lui-même une cigogne blanche aux ailes baissées qu'il fit peindre sur un Nieuport de la « 3 ». Il demanda ensuite aux autres escadrilles de peindre des cigognes différentes sur leurs avions. La tradition des insignes s'est ensuite développée avec d'autres images mais les escadrilles des cigognes ont toujours gardé leur identité et tous les avions furent marqués par ces symboles.

C'est au cours du premier conflit mondial que furent révélées les grandes figures qui fondent la légende des Cigognes. Les principaux as français de la guerre volèrent sous les couleurs des Cigognes, comme René Fonck (75 victoires et 69 probables) ou Georges Guynemer (53 victoires et 35 probables). Au total, le Groupe des Cigognes est crédité de 175 victoires et 100 probables à la fin de la guerre.

Avant la Grande Guerre, dans les états-majors, peu d'officiers croient à l'utilité militaire de l'aviation. En France, il n'y a guère que le général d'artillerie Jean-Baptiste Estienne (1860-1934) qui ait perçu son potentiel. Au début du conflit, on compte 200 avions dans l'armée allemande, 190 dans la russe (!), 148 dans la française et 84 dans l'anglaise. On compte sur eux pour fournir des renseignements et c'est d'ailleurs un avion de reconnaissance qui va fournir à Joffre et Gallieni le renseignement-clé qui leur permettra d'engager la contre-offensive de la Marne.

Le destin foudroyant de Georges Guynemer, jeune aristocrate, inaugure l'épopée de l'aviation de chasse. On peut y voir une survivance de la chevalerie. Ces « chevaliers des temps modernes » apparaissent, parfois à tort, comme des duellistes, avec leurs codes et leur honneur, dans un monde où la guerre est devenue massacre de masse. Ainsi, là où le poilu, le soldat des tranchées, est un anonyme dont la mort passe inaperçue, l'As est un héros national dont le décès provoque un vif émoi. Georges Guynemer a légué à l'École de l'Air sa devise : « *Faire face* » et une colonne a été érigée après la guerre près du lieu où il est tombé, à Poelkapelle, près d'Ypres. À son sommet : une cigogne en vol. En juin 1916, l'escadrille n°26 rejoint le groupe de chasse n°12 dit des « Cigognes ». A l'instar des autres unités du groupe, elle adopte pour insigne le fameux volatile, en ligne de vol, en lieu et place de son ancien dessin, une main tenant un flambeau olympique. Après l'Armistice, elle fait partie des forces françaises d'occupation en Allemagne où elle est basée à Neudstadt.



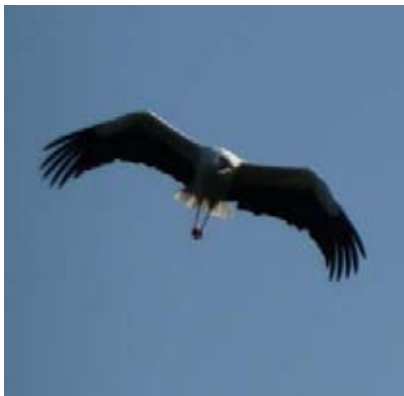
Sources : www.herodote.net/histoire/evenerment.php?jour...
mondovi.eclablog.com/de-la-cigogne-de-la-guerre-a-celle-de-la-paix-p37882

**Cette chanson a remporté un immense succès
en 1945 :**

Les grands oiseaux nous quitteront
Pour d'autres rendez-vous
Mais au printemps
Ils reviendront dans le ciel de chez nous
Ce ciel d'Alsace
Ce vrai symbole de la liberté
Et sous lequel on est heureux
De se mettre à chanter
(au Refrain)

Paroles: Chanty. Musique: Jean Vaissade

1945 © Vaissade-Chanty / Editions Beuscher



Un conte qui nous explique pourquoi les cigognes blanches ont le bout des ailes noir

Les cigognes, ces beaux et grands oiseaux ont été créés avec des fleurs de cerisiers et de pommiers ce qui explique leurs plumes blanches.
Leurs pattes et leur bec prirent la couleur pourpre du soleil couchant lorsqu'elles s'envolent avant la nuit.

Dieu leur confia pour mission d'annoncer la joie et la paix d'un continent à l'autre.

Lorsqu'elles revinrent d'une de leurs migrations et survolèrent l'Alsace en guerre, elles ne virent que ruines et désolations.

Très affectées, elles demandèrent à Dieu de porter le deuil, ce qu'il leur refusa estimant que les cigognes devaient rester des messagers de paix.

Cependant, il leur accorda le droit de tremper le bout de leurs ailes dans le noir de la tristesse et du désespoir pour exprimer leurs sentiments.

C'est ainsi que nous connaissons ces oiseaux blancs avec le bout de leurs ailes noir.

**Depuis ce jour, les cigognes gracieuses survolent notre beau pays
annonçant le retour du printemps et rappelant leur message de
paix et d'espoir.**



*Notre pigeon remercie chaleureusement
sa cousine la cigogne
de l'accueil fraternel qu'elle lui a réservé
en son beau Pays*



Michel

Dominique nique nique

Organisa parfaitement
Ce ch'min d'mémoire sociale
En tous chemins dans l'Alsace
Nous guida allègrement
Nous guida allègrement

A Uffholz au Relais
Non il ne boit pas de lait
Dominique notre ami
Boit surtout du Pinot gris

Dominique nique...

Certains jours un fanatique
Par les tranchées nous conduit
Mais notre ami Dominique
Par sa joie nous convertit

Dominique nique ...

Sans chameau sans diligence
Il parcourt l'Alsace à pieds
Molkenrain ou le Struthhof
Pour un bon morceau d'Kougloff

Dominique nique...

Quand il marche sur les sentiers
Il a le jarret altier
Celui-ci n'sue pas l'Munster
Même en vue du r'pas marcaire

Dominique nique...

Et même à la ferme auberge
Sa petite tête gamberge
Jamais son humeur ne vire
Cela grâce au vin d'Orschwir

Dominique nique...

Dominique notre frère
Reste toi si simple si gai
Car toujours dans not'mémoire
Reste marcaire tout c'que t'as fait

Dominique nique ...

En Alsace : toujours bien dans son assiette



Paroles de Pierre LAFRANCE en remerciement à l'organisateur de ce chemin alsacien Dominique SAMSON.

Nouveautés documentaires :

Vincent Moulia, les pelotons du général Pétain, Pierre Durand, Ed. Ramsay

JOSE CABRERO ARNAL (De la République espagnole aux pages de Vaillant, la vie du créateur de PIF le chien) par Philippe Guillen, Ed.Loubatières